Officiers d'académie : MM. Bate, sculpteur du monument, Blanlin, fondeur à Paris, qui a voulu gratuitement le monument, Mestrade, ancien conseiller à Chatou, secrétaire de la commission exécutive du monument, Balland, conseiller municipal à Chatou, président de la commission historique, Pierre Bergue, à Chatou, membre de la commission exécutive du monument, secrétaire au comité républicain.

Médaille d'honneur des postes, M. Horny, facteur des postes à Croissy-sur-Seine.

La cérémonie a pris fin après une visite au nouveau groupe scolaire de Chatou et aux écoles municipales.

M. Jean Dupuy à Lille

Le ministre de l'agriculture a présidé hier à Lille, la distribution des récompenses à la Société des agriculteurs du Nord.

Répondant à M. Bondnel, président de la société, qui, au sujet de la question sucrière, avait développé cette idée « qu'il ne peut être question de proposer comme remède à la crise actuelle une diminution dans la production », M. Jean Dupuy a prononcé un discours technique dont voici le passage relatif à la question des sucres :

La question, dit-il, n'est pas seulement nationale, et nous ne sommes pas les seuls à souffrir de la surproduction. Elle est internationale ; elle passionne au moins autre notre pays, les deux grands empires de l'Europe centrale ; si bien qu'elle est soumise actuellement à une conférence européenne, siégeant à Bruxelles.

A coup sûr vous n'attendez pas de moi que, violant le secret des délibérations, j'apporte ici la relation des travaux de la conférence.

Néanmoins, sans manquer à mon devoir, je puis mettre en lumière quelques traits, qui sont, au surplus, de notoriété publique et qu'il suffit de coordonner.

Tout d'abord, ce n'est pas le gouvernement actuel sous lequel est née la conférence de Bruxelles ; la présente session n'est qu'une prorogation de la première session tenue en 1898, avec l'adhésion d'un autre cabinet français. Nous ne pouvions pas abandonner l'œuvre commencée ; nous l'avons continuée.

Quelle est aujourd'hui la situation de l'industrie sucrière en Europe ?

Les grands pays producteurs de sucre en Europe sont :

L'Allemagne avec 1,400,000 tonnes à exporter, l'Autriche avec 800,000, la France avec 600,000.

Le pays grand consommateur, c'est l'Angleterre, qui demande à l'Europe 1,400,000 ou 1,500,000 tonnes.

On voit tout de suite par ce tableau et en tenant compte des autres débouchés possibles, qu'il y a surproduction.

Je n'ai point à rappeler ici notre législation sucrière, que vous connaissez mieux que moi, de même que celles de l'Allemagne et de l'Autriche, qui, toutes par des procédés différents, donnent des primes pour faciliter l'exportation du sucre.

L'Angleterre, quoique bénéficiant pour sa consommation de ce régime continental a nettement manifesté sa volonté de mettre un terme à ces primes par des taxes à l'entrée des sucres en Angleterre, en vue de venir en aide à ses colonies.

En ce qui touche les primes directes, nous avons déclaré, avant la conférence, être prêts à supprimer les nôtres si celles des autres pays étaient supprimées.

En 1898, nous avons soutenu à la conférence que notre législation intérieure ne devait pas être mise en cause. Depuis lors, à l'abri de droits de douane fort élevés, des cartels allemands et autrichiens ont été établis, qui ont permis de donner des primes à l'exportation supérieures aux avantages fait aux sucres français.

Je suis obligé d'arrêter là mon exposé ; mais je puis y ajouter deux déclarations :

La première, c'est que l'application qui a été faite des cartels allemands et autrichiens constitue, à n'en pas douter, des primes à l'exportation et que, par suite, on ne saurait concevoir, à la fois, le maintien de ces cartels et la modification de notre législation sucrière ;

La deuxième, c'est que, depuis la première heure, le gouvernement actuel, comme ceux qui l'ont précédé, n'ont point failli au devoir de protection qui leur incombe en faveur d'une grande industrie intéressant au plus haut point la main-d'œuvre agricole, la production betteravière, les céréales et l'élevage.

M. Jean Dupuy a remis ensuite la croix de chevalier de la Légion d'honneur à M. Bonduel. Puis il est allé visiter l'institut Pasteur, les chantiers de l'exposition de Lille. Le soir, il a présidé un banquet.

M. Millerand à Bordeaux

A midi, M. Millerand a présidé, au casino des Lilas, un banquet de 700 couverts, auquel prenaient part les employés des postes et télégraphes.

A la fin du banquet, des toasts ont été portés par le préfet de la Gironde, MM. Adrien et Courréjelongue, président et secrétaire du groupe girondin des sous-agents des postes.

M. Millerand répond en se félicitant de l'esprit des agents des postes et télégraphes, et loue le Parlement d'avoir introduit dans leur situation des améliorations matérielles et morales, l'Etat devant, avant tout, être un patron modèle et donner l'exemple à l'industrie privée.

Mais de ces réformes morales, dit-il, il n'en est pas de plus frappante que l'existence même de vos trois associations : syndicat des ouvriers, associations des agents et des sous-agents. Car il ne faut pas compter sur des miracles, mais sur l'union des associations, leur sagesse, leur persévérance. Il faut que vous soyez unis, non seulement dans les associations, mais entre les associations. Nous ne vous séparons pas dans notre sollicitude. Il ne faut pas vous séparer dans vos revendications. Il ne faut pas que vous perdiez de vue le but de ces grandes associations, car ce que vous poursuivez c'est de faire passer la République de l'ordre politique dans l'ordre économique et social.

Ce que nous faisons, c'est d'essayer de réaliser la sublime formule dont la grandeur ne doit pas nous cacher le sens profond : liberté, égalité, fraternité.

Et il en donne la définition en ces termes :

Liberté : C'est en exerçant tous leurs devoirs en même temps que tous leurs droits que les fonctionnaires sont de bons citoyens.

Egalité et non identité : C'est-à-dire que ceux que la nature a bien doués puissent arriver aux plus hautes situations. Notre société doit se donner pour mission de faire disparaître, non les inégalités contre lesquelles nous ne pouvons rien, mais les iniquités et les injustices trop nombreuses que la nature a créées.

Fraternité : Il n'est pas de mot plus profond, car rien ne dure qui ne soit dicté par le cœur et la bonté qui doivent avant tout inspirer toutes les œuvres humaines.

Nous ne sommes que des ouvriers d'un jour, attelés à une tâche que l'humanité n'achèvera sans doute jamais. D'autres ont jeté le grain que nous récoltons, comme d'autres à leur tour trouveront celui que nous semons.

Après le banquet, M. Millerand s'est rendu à la Bourse du travail où il a été reçu par les corps professionnels.

Il a exprimé le plaisir qu'il éprouvait de se trouver au milieu des travailleurs, et sa satisfaction en visitant les salles. Puis il a fait l'éloge des cours professionnels qui préparent des générations ayant une instruction technique, et le sentiment de leur devoir, et annoncent ainsi une humanité meilleure.

Le ministre expose ensuite le principe des retraites ouvrières. Il constate à regret que dans l'étude des grands intérêts divers, toutes les Bourses du travail et tous les syndicats n'ont pas apporté le même esprit scientifique. Il ne suffit pas d'affirmer chaque jour les principes, mais de les faire passer dans la réalité des faits à force de sagesse et de persévérance. Ce n'est ni par la violence, ni par les déclamations, mais par la persévérance et l'étude, par une volonté ferme et réfléchie que nous accomplirons notre tâche.

Pendant que M. Millerand était à la Bourse du travail, les membres du parti ouvrier français se sont massés devant la Faculté des lettres, puis, arborant des drapeaux rouges, ils ont défilé dans les principales rues en chantant la *Marseillaise* et la *Carmagnole*. Les manifestants, qui étaient accompagnés de M. Gachin, adjoint au maire, se sont ensuite rendus devant la préfecture, puis de là à la réunion organisée par M. Paul Quilici, où ils se sont emparés du bureau, et la réunion fut dissoute.

Quelques bagarres ayant éclaté, il y a eu 9 arrestations ; 54 entre elles ont été maintenues.

A cinq heures, à la préfecture, M. Millerand reçoit les délégations ouvrières.

Le ministre a assisté ensuite à un dîner intime à la préfecture et à une soirée de gala au Grand-Théâtre.

Son départ du théâtre a été marqué par quelques manifestations de la part des nationalistes et des quesdistes, manifestations qui se sont renouvelées au moment où M. Millerand prenait le train pour Paris.

M. Pierre Baudin à Nantes

M. Pierre Baudin, ministre des travaux publics, venant de Bordeaux, est arrivé hier soir, à cinq heures, à Nantes, où il doit présider la séance d'ouverture du congrès de la Loire navigable. Reçu à la gare par MM. Hellitas, préfet de la Loire-Inférieure, Sarradin, maire de Nantes, le général Grisot, commandant du 11e corps, MM. Roch et Sibille, députés, Linier, président de la Loire navigable, cet homme ministre est aussitôt rendu à la préfecture, où ont eu lieu les réceptions officielles. Une foule nombreuse, massée sur le parcours qu'a suivi le cortège, a fait au ministre un accueil chaleureux.

Après la réception, M. Pierre Baudin a dîné à la préfecture, puis il s'est rendu, en compagnie du général Briois et du maire, à la fête de nuit donnée sur le cours Cambronne.

De vives acclamations l'ont salué ; un bouquet lui a été offert par une jeune fille. Enfin, le ministre s'est rendu au théâtre de la Renaissance où, dans la loge du préfet d'abord, puis dans celle du maire, il a assisté au dernier acte de *Lili* et entendu l'ouverture de *Guillaume Tell*.

L'anniversaire du 24 février 1848

Hier après-midi, la Fédération de la jeunesse laïque célébrait par une réunion, dans la salle des fêtes du Grand-Orient, rue Cadet, l'anniversaire de la fondation de la deuxième République.

La séance était présidée par M. Manau, président honoraire de la Cour de cassation, assisté de M. A. Delpech, sénateur. M. Manau a ouvert la séance par un discours fort applaudi.

En 1848, M. Manau était secrétaire de Ledru-Rollin, qui, dit-il, en créant le suffrage universel, a créé la République.

M. Manau, après avoir, en quelques mots, rappelé ses souvenirs, signale à ses auditeurs le péril qui menace la République à l'heure actuelle, et il fait le procès de plusieurs personnalités de la Ligue de la Patrie française, qu'il nomme « les commis-voyageurs de la réaction ».

La lutte électorale, dit l'orateur, va se faire principalement sur deux terrains : l'affaire Dreyfus et la question des congrégations. Pour l'affaire Dreyfus, elle se résume en un point seul : Pourquoi Dreyfus a-t-il été condamné ? Pour avoir écrit le bordereau. Or, le bordereau a été écrit par Esterhazy, la Cour de cassation l'a déclaré.

Quant à l'arrêt de Rennes, je n'ai rien à en dire, si ce n'est qu'il a été criblé de nullités et que, s'il avait été soumis à la Cour de cassation, il serait tombé sous le coup de ces nullités qui l'accablaient.

Passant à la question des congrégations, M. Manau déclare que la loi sur les associations est une chose des plus légitimes :

Nous sommes contre les congrégations, dit-il, parce qu'elles sont le cléricalisme. Nous ne sommes pas contre la religion, parce que nous sommes pour la liberté de conscience.

M. Manau confie, en terminant, à la jeunesse, qui est l'avenir, le soin de veiller au salut de la République, et il déclare que ce n'est qu'en unissant toutes les forces républicaines que l'on pourra vaincre la coalition réactionnaire.

MM. Rouanet et Fournière, députés, ont ensuite pris la parole, et un concert a terminé la réunion.

MM. G. Clemenceau et F. de Pressensé s'étaient fait excuser pour cause d'indisposition.

FAITS DIVERS

Lundi 24 février. — Une vaste zone de faibles pressions s'étend sur l'ouest de l'Europe et sur l'Océan, de l'Irlande aux Açores ; le baromètre marque 744 mm. à Belmullet.

Faire des fortes pressions persiste dans l'est du continent (Moscou, 775 mm.)

Le vent souffle du sud sur toutes nos côtes ; il est fort à la pointe de la Hague, modéré en Bretagne et en Provence.

Des pluies sont tombées sur les îles Britanniques et le nord-ouest de la France ; on a recueilli 25 mm. d'eau au Mans, 11 à Brest, 1 à Limoges.

La température a monté dans l'ouest de l'Europe ; elle était ce matin de — 9° à Moscou, + 5° à Paris, 9° à Marseille, 17° à Alger.

On notait : 5° au puy de Dôme, — 5° au pic du Midi.

En France, des ondées sont probables avec temps doux.

A Paris, hier, nuageux ; gouttes ce matin.

La température moyenne, 8°, a été supérieure de 3°5 à la normale (4°5).

Depuis hier midi, température maxima, + 14°7 ; minima, 5°1.

Baromètre à sept heures du matin, 756 mm. 2 ; en baisse à midi.

Monte-Carlo : 8 h. matin, + 11° ; midi, + 13°. Beau.

Parc Saint-Maur. — Température du 23 février 1902

1 heure matin,	+ 4°	1 heure soir.	+ 12°9
4 —	+ 4°1	4 —	+ 13°1
7 —	+ 4°3	7 —	+ 9°9
10 —	+ 7°1	10 —	+ 8°1

LA SANTÉ DE RADICA. — Radica, la survivante des deux « sœurs siamoises » est maintenant tout à fait rétablie. Le docteur Doyen a autorisé la fillette à se lever, et hier elle a passé une partie de l'après-midi à jouer dans sa chambre.

Pour la première fois la petite Hindoue a marché seule, agi seule. On devine quel était son étonnement de pouvoir disposer de son bras gauche qui, jusqu'aux jours derniers, restait appuyé au cou de Doodica.

Mais la fillette réclame souvent sa sœur. Elle s'ennuie quelque peu, toute seule, et demande bien des fois quand on va l'envoyer rejoindre Doodica, qui se soigne dans un pays de soleil et de lumière.

Dès que le temps le permettra, la petite Hindoue fera quelques promenades au Bois de Boulogne en voiture. Et après un mois de convalescence au sanatorium du docteur Malibran, le docteur Doyen est persuadé que sa petite malade pourra commencer une vie normale.

Le docteur Marcel Beaudoin, qui a étudié spécialement le cas des deux sœurs et le premier, conseille l'opération, nous communique cette observation :

On a dit partout que les chirurgiens français avaient déclaré que les frères siamois, dont le *Temps* rappelait récemment l'histoire, étaient inséparables. Or, le 4 janvier 1896, l'Académie des sciences, le célèbre anthropologiste, le professeur Coste, du collège de France, faisait remarquer qu'il ne pouvait pas y avoir de réunion très intime entre des deux sujets et que, par suite, ils étaient parfaitement séparables par une opération.

UN HOMME DÉCAPITÉ PAR UN ASCENSEUR. — Un facteur des postes, nommé Perony, ayant à porter une lettre chargée chez une personne habitant 90, rue d'Amsterdam, au troisième étage, prit place dans l'ascenseur de la maison.

Après avoir dépassé le deuxième étage, il ouvrit la porte de l'ascenseur encore en marche et, pour se rendre compte de l'étage où il se trouvait, il avança la tête hors de la cage. Au même instant, l'appareil arrivait à la hauteur du troisième palier. Le malheureux facteur fut heurté sur la nuque et tomba étourdi dans la cage, la face contre terre. L'ascenseur continuant à monter, alors que Perony était étendu par terre, la tête dépassant la cage, le malheureux fut littéralement décapité.

M. Cornette, commissaire de police, a procédé aux constatations d'usage.

Perony, qui était marié et père de famille, habitait 8, rue Laplace. Le corps y a été transporté.

UN MILLION D'ESCROQUERIES. — M. Cornette, commissaire de police, a entendu, par commission rogatoire, un jeune homme, M. B..., demeurant rue La Rochefoucauld, au sujet d'une escroquerie dont il se plaint d'avoir été victime de la part d'un banquier habitant une ville de la Corrèze.

Ce banquier se livrait habituellement à l'usure et M. B... l'ayant sollicité de lui prêter 30,000 francs, il accepta et fit signer au jeune homme pour 40,000 francs de billets à ordre. Il lui donna ensuite rendez-vous chez une dame de ses amies pour le versement de la somme.

Mais devant cette dame, l'usurier changea d'avis et reprit sa parole. Il sortit de sa poche une enveloppe dans laquelle il déclara avoir inséré les billets et la déchira en plusieurs morceaux.

Après son départ, la dame s'aperçut en rapprochant les morceaux de papier que l'usurier n'avait anéanti que du papier timbré en blanc. Il avait donc gardé par devers lui les valeurs signées par M. B...

Elle informa le jeune homme de sa découverte et celui-ci déposa une plainte contre l'usurier. Celui-ci avait déjà été l'objet de nombreuses autres plaintes pour des détournements et escroqueries s'élevant à une somme d'un million et était sous les verrous lorsque parvint à la justice la plainte de M. B...

COLLISION ENTRE UN TRAMWAY ET UN OMNIBUS. — L'omnibus n° 759 de la ligne Vaugirard-place de la Bourse venait hier, après-midi, de quitter la station terminus, place de la Bourse, et traversait la ligne du tramway électrique les Lilas-Opéra, lorsque le tramway n° 116, qui repartait, après un arrêt, dans la direction de l'Opéra, le prit en travers et le tamponna.

Les vitres furent brisées et la voiture fut projetée sur les grilles qui entourent la Bourse. Tous les voyageurs furent contusionnés, mais on a malheureusement à déplorer encore trois graves accidents. Le conducteur, nommé Alexandre Richin, qui se trouvait sur la plate-forme, eut de front fendu, et trois voyageurs, qui étaient sur l'impériale, furent grièvement blessés. L'un d'entre eux, M. Bernin, se brisa la jambe droite en tombant sur le sol ; sa femme, Mme Bernin, reçut de graves contusions, et le troisième voyageur, M. Alexandre Descatoire, fut blessé à la jambe droite.

Ces diverses personnes sont soignées à leurs domiciles, sauf le conducteur, qui a été transporté à l'hôpital de la Charité.

UN EX-PERCEPTEUR ARRÊTÉ. — Le percepteur de la Tour-Saint-Gelin, nommé Pierre Abriac, avait pris la fuite, ces jours derniers, après avoir commis des détournements. Révoqué de ses fonctions, il était recherché par la police. Il a été arrêté hier à Paris par les agents de la Sûreté, en vertu d'un mandat du juge d'instruction de Chinon.

INFORMATIONS DIVERSES

— *L'alcool industriel.* — Une indiscrétion nous met à même d'annoncer que le laboratoire d'essai de la Compagnie urbaine d'éclairage par le gaz acétylène vient, par son nouveau mode de fabrication économique, de réussir de façon pratique la synthèse de l'alcool et la carburation dudit alcool afin de le rendre propre à son utilisation comme agent de force motrice, en concurrence et même en remplacement de l'essence de pétrole.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Fourcy, préfet des Côtes-du-Nord, décédé, hier, à Saint-Brieuc. Jeune encore, M. Fourcy était un des administrateurs les plus distingués du personnel préfectoral. Né en 1858 à Toulouse, M. Fourcy, après avoir été attaché au cabinet du ministre de l'intérieur, avait été successivement sous-préfet de Senlis, Verdun et Fontainebleau, puis préfet de la Haute-Saône, de l'Ariège et, en dernier lieu, des Côtes-du-Nord. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

M. Fourcy par sa courtoisie, son accueil bienveillant, la connaissance des affaires et les services rendus s'était attiré l'estime et la sympathie de tous, et sa mort ne laissera que des regrets.

Les obsèques seront célébrées mercredi, à dix heures du matin, à la cathédrale de Saint-Brieuc ; le corps sera ensuite transporté à Paris pour être inhumé.

Nous avons annoncé hier la mort de M. Joseph Duprat, directeur de la Compagnie des Chargeurs réunis. Nous sommes certains d'être l'interprète du monde des affaires tout entier, en disant combien sera regretté par tous cet homme de grande expérience, aussi modeste qu'il fut laborieux. M. J. Duprat fut au premier rang des représentants de l'armement et de la marine marchande. Il était consulté dans toutes les grandes questions de cette spécialité. Ses travaux en ces matières font autorité ; ils ont servi en partie à la préparation du projet de loi actuellement en discussion au Sénat sur la marine marchande. M. Duprat faisait partie de toutes les grandes commissions maritimes, coloniales, géographiques françaises. Il était notamment vice-président de la commission des armements au conseil supérieur de la marine marchande et venait d'être nommé membre du comité consultatif de la marine marchande et des ports constitué ces jours-ci.

Au point de vue financier, M. Duprat s'était consacré exclusivement à la direction de la Compagnie des Chargeurs réunis et il l'a portée à un degré très haut de prospérité que ses concurrents étrangers ont bien voulu souvent reconnaître.

M. Henri Le Soudier, l'éditeur bien connu, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, décédée le 22 février, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Les obsèques auront lieu mercredi 26 du courant en l'église Saint-Sulpice.

THÉATRES

Un prologue inédit des « Burgraves »

Victor Hugo avait écrit pour les *Burgraves* un prologue. De même qu'il donna aux trois parties de son drame les sous-titres suivants : l'*Aïeul*, le *Mendiant*, le *Caveau perdu*, il avait intitulé son prologue : l'*Embuscade*.

Il y montrait en effet des marchands, des étudiants, toute une troupe de voyageurs égarés en forêt et tombant dans l'embuscade dressée par les burgraves de Heppenlieff. Ce sont les mêmes que nous retrouvons, captifs, à la seconde scène du drame tel qu'il a été représenté.

Le prologue, en effet, n'a jamais été ni joué ni publié.

Grâce à l'obligeance si bienveillante de M. Paul Meurice, il est aujourd'hui entre nos mains. Je veux en donner aux lecteurs du *Temps* quelques extraits inédits. On remarquera que quelques vers de ce prologue ont été transportés par le poète dans les actes suivants de son œuvre définitive.

Dès la première scène, les voyageurs voient Guanhumara et s'entretiennent avec elle.

ROLLON

Je ne sais pas son nom, je ne sais pas son âge,
Elle vient de très loin, si j'en crois son visage
Brûlé par le soleil et creusé par le temps,
Je ne sais pas pourquoi j'en ai peur.

KUNZ

Je l'entends
Marcher toujours la nuit.

ROLLON

Son œil sombre et morose
Sans cesse à l'horizon va cherchant quelque chose.

HERMANN

Sa science pourtant te fut bonne, Rollon,
Le jour où ce serpent te mordit au talon.

ROLLON

Oui, je lui dois la vie. Eh bien, elle m'effraie,
Son silence, son air, sa tristesse floffraie,
Son regard profond, clair et terible parfois,
Sa science sans fond à laquelle je crois,
Tout cela m'inquiète.

KUNZ

Elle sait plus de choses
Que l'on n'en doit savoir.

HERMANN

Parle-lui, si tu l'oses,
Car la voici qui vient.

KUNZ

En bien, demande-lui
Si nous ne courons pas de dangers aujourd'hui,
Et si ce campement est sûr.

ROLLON

Hé ! la sorcière !
Où sommes-nous ?

GUANHUMARA

Je vois la brume et la bruyère,
Et ne sais rien de plus.

ROLLON

Crois-tu qu'en ce vallon
Nous faisons sagement de camper ?

GUANHUMARA

C'est selon.

ROLLON

Que regardes-tu là ?

GUANHUMARA

Un oiseau qui s'envole.

ROLLON

Que nous présage-t-il ?

GUANHUMARA

Rien de bon.

ROLLON

Elle est folle !

GUANHUMARA

Le burgrave est le loup ; l'agneau c'est le marchand.

ROLLON

Que nous conseilles-tu ?

GUANHUMARA

De partir sur le champ.

Les voyageurs se préparent à mettre à profit les conseils de Guanhumara. Ils aperçoivent un château perdu dans le brouillard. Ils ne le reconnaissent pas tout d'abord. Mais l'un d'eux, Kunz, parle du fameux burg d'Heppenheff, encore debout : la description faite par Kunz, Victor Hugo l'a reprise dans les *Burgraves* définitifs, pour la mettre dans la bouche de Job s'adressant au mendiant.

Kunz raconte ce qu'il sait des habitants du burg :

Si j'en crois ce qu'un juif me disait à Francfort,
Après avoir été chez Job dix ans esclave,
Ce cœur, dont la colère était comme une lave,
S'est glacé. Job commence à pencher maintenant.
Il est triste et rêveur. Son fils, son lieutenant,
Le remplacé d'abord, puis Hatto, le franc-comte,
L'aîné des petits-fils a détrôné sans honte
Son père et son aïeul, et gouverne à présent.
La famille à Hatto cède en le jalousant.
Parmi tous ces maudits, de leurs débats froissée,
Tremble une pauvre fille à l'aîné fiancée,
Pupille du vieux Job et comtesse du Rhin.
Job n'est plus chevalier, père, ni suzerain ;
Il semble avoir brisé son orgueil et sa lance.
. . . . . .
Le Hatto
Et ses frères font rage en cet affreux château,
Palais mystérieux qu'assiègent les tempêtes.
Aux margraves, aux ducs, Hatto donne des fêtes
Et fait servir, courbant leurs têtes sous ses pieds,
Par des princes captifs les princes conviés.
L'effroi plus que jamais entoure ce repaire.
Les fils du comte Job sont pires que leur père.
Mais ce burg est au moins à vingt milles d'ici.
Ne craignez rien, amis.

Guanhumara s'écrie :

Silence, le voici !

Alors elle montre aux voyageurs épouvantés le drapeau noir qui flotte sur le burg. Ils veulent fuir. Il est trop tard.

Un homme paraît : c'est un archer. Un espion, sans doute ? On le tuera. L'homme dit :

Tuez-moi. Rien ne change entre nous.
Je serai dès ce soir ce que vous serez tous
Demain : mort.

Et alors il ajoute :

Une triple embuscade est cachée en tous temps
Dans ces bois. Moi, je suis la vedette. J'attends.
Vous êtes au milieu du piège. A la nuit close
C'est moi qui suis chargé d'avertir, et la chose
Est facile. Je n'ai qu'à pencher un moment
Ma gourde sur ce feu que je vois m'endormant,
Je vais faire soudain jaillir des flammes bleues
Qu'à travers le brouillard on distingue à dix lieues.
Vous verrez sur le burg s'allumer un fanal ;
Puis, quand j'aurai trois fois répété le signal,
Vous sentirez sur vous, quel que soit votre nombre,
La grande main de Job se refermer dans l'ombre ;
Tout sera dit ; demain jeune et vieux, sage et fou,
Vous serez tous là-haut avec la chaîne au cou.
Si je pousse un seul cri, vous êtes morts.

Cependant, les voyageurs demandent à l'homme de les sauver. Ils lui offrent 1,000 ducats et la liberté. Il accepte.

Sauve-nous. Et demain à Caub, la bonne ville,
Le comte palatin, dont je suis l'argentier,
Te fera hautement, devant le monde entier,
Puisqu'un reste d'honneur dans ton âme encor vibre,
De paysan bourgeois et d'esclave homme libre.

L'HOMME

Mille ducats, c'est bien, la liberté, c'est mieux.

Tentative inutile ; on sait que les voyageurs apparaissent au premier acte comme captifs. Ils sont tombés dans « l'embuscade ».

Indépendamment des morceaux que nous avons cités, le prologue contenait encore un superbe récit sur les guerres des burgraves et de Frédéric Barberousse.

Quand Frédéric Barberousse se fait reconnaître au deuxième acte par les vieux burgraves, il dit à Magnus :

Le trèfle qu'un de vous m'imprima sur la main,
Vois.

Le récit inédit qu'on va lire nous dit comment le père de Magnus, Job, imprima le trèfle sur la main de Frédéric :

C'étaient des guerres de géants !
Les burgraves entre eux se prêtaient tous main forte.
Il fallait emporter chaque mur, chaque porte,
Lutter avec le fer, lutter avec les dents.
Le combat du dehors recommençait dedans.
Dieu ! quels assauts ! — Souvent dans l'ombre et la fumée,
Le château pris enfin s'écroulait sur l'armée !
Certes, je m'en souviens ! — Je puis même à mon tour
Vous conter qu'en son fort nous assiégions un jour
Un seigneur, un bandit levant haut sa bannière,
Comte chez l'empereur, lion dans sa tanière.
On fit brèche. On donna l'assaut. Tout le premier
Masqué, mais reconnu de tous à son cimier,
Frédéric s'élança sur l'échelle ébranlée ;
On le suivit ; ce fut une affreuse mêlée.
Malgré l'huile et le plomb qui pleuvaient à l'entour,
Barberousse parvint au sommet de la tour ;
Tout fuyait. Frédéric sur cette plate-forme
Ne trouva qu'un guerrier d'une stature énorme,
Seul et tenant en main, comme on tient un épieu,
Un grand sceptre dont l'aigle était rougie au feu.
Il en frappait nos rangs comme un homme qui fauche.
L'empereur arrachant le gant de sa main gauche
Allait le lui jeter, quand ce baron d'enfer
Flétrit sa main sacrée avec l'aigle de fer.
L'empereur frémissant poussa deux cris horribles.
Il saisit le géant entre ses poings terribles
Et l'étreignit si fort sur son corset d'airain
Que son talon fit choir deux créneaux dans le Rhin.
Ce spectacle un moment suspendit la bataille.
Le burgrave étouffé, vaincu malgré sa taille,
Tomba, de sa hauteur sans haleine et sans voix.
Frédéric — je l'ai vu tout comme je vous vois —
Avant de le frapper lui leva sa visière.
Tout à coup l'empereur fit un pas en arrière,
De surprise et de haine il parut ébloui,
Laissa tomber sa hache et s'écria : C'est lui !
Puis il dit : — Lève-toi ! va ! Suis ta destinée !
Je l'attends, misérable, à ta centième année ! —
L'autre alors éclata de rire, et répondit :
— César ! tu deviens fou ! Je te hais ! Sois maudit !
Et nous restâmes là, tous, croyant voir un rêve,
Comme si saint Michel, debout, tenant le glaive,
Terrible, l'œil en flamme et le pied sur Satan,
Soudain jetait l'épée et lui disait : « Va-t'en ! »

Nos lecteurs ont pu se convaincre que les pages disparues — et que M. Meurice nous a fait retrouver — ne sont pas indignes de celles qu'ils connaissent et applaudiront bientôt. — *Adolphe Aderer.*

Le « Billet de Joséphine »

Un bègue qui en rencontre un plus bègue encore. Un sourd qui se sert d'une trompette comme cornet acoustique. Un engagé volontaire, Parisien, qui a les pieds amponlés. Voilà pour la section des éclopés. Un général autrichien et un général italien grotesques. Cadet-Roussel, qui a tout par trois, trois femmes, trois galons, etc. L'auteur de *Faublas*, Louvet, voyageur et sentimental. Une pseudo-modiste, qui traverse les Alpes avec un carton à chapeau et des souliers décolletés ; une soubrette qui reçoit des soldats dans un souterrain miné et une cantinière qui les reçoit dans un placard ; une jeune femme qui se déguise en voltigeur de la... jeune garde pour retrouver son fiancé. Ce sont là les personnages chargés hier soir de nous offrir le *Billet de Joséphine*. Ce billet fait le bonheur de Bonaparte. Fera-t-il celui de M. Debruyère, le directeur de la Gaîté ?

— Ce soir :

Au théâtre Cluny, à huit heures et demie, répétition générale des *Maris joyeux*, vaudeville en trois actes, de MM. Antony Mars et Albert Barré.

Aux Mathurins, pour les représentations de Mlle Diéterle et de M. Simon-Max, première de *Myrza*, comédie en un acte, de M. Paul-Darey ; la *Belle au bois dormant*, féerie chantée, poème et dessins de Métivet, musique de Jane Vieu ; *Où trop embrasse...* (reprise), comédie en un acte, de M. Francis de Croisset ; la *Revue à varier*, revue en un acte, de M. Jules Oudot.

— Spectacles de la semaine à l'Odéon :

Mardi, représentation gratuite offerte à la presse et à la jeunesse des écoles pour fêter le centenaire de Victor Hugo. Conférence de M. Clovis Hugues. *L'Epée*, *Dernière Gerbe*, la *Grand'Mère*. Les *Litanies de Victor Hugo*, de M. Emile Blémont.

Mercredi, centenaire de Victor Hugo ; même spectacle que la veille. Représentation publique.

Jeudi, vendredi, samedi, le *Luxe des autres*.

N. B. — Les invitations envoyées pour le centenaire seront reçues le mardi 25.

— M. Pierre Wolff a porté à M. Deval, directeur de l'Athénée, la pièce primitivement reçue et même répétée par le Vaudeville et qui a pour titre : le *Cadre*.

— Demain mardi, à deux heures et demie, à la salle de la Société de géographie, 184, boulevard Saint-Germain, M. Jean Lahor fera une conférence sur ce sujet : « La Protection de nos paysages ».

— On nous écrit de Lille :

« La Société de musique de Lille a donné hier, dimanche, son troisième concert de la saison, avec le concours de M. Jacques Thibaud.

« Le fondateur et l'organisateur de ces concerts, M. Maquet, est un amateur qui est arrivé à créer à Lille une œuvre qui, pour la valeur des exécutants, égale peut-être en intérêt celle de M. Ropartz à Nancy. Il a formé un orchestre excellent et cohérent.

« L'interprétation de la symphonie en *ré* de Beethoven a été particulièrement remarquable. M. Thibaud a été à la hauteur de sa réputation. »

— Radica-Doodica après l'opération, dans la chambre qu'elles occupaient sont reproduites depuis samedi au musée Grévin avec toute l'exactitude qui caractérise les œuvres de la célèbre galerie de cires du boulevard Montmartre.

SPECTACLES DU LUNDI 24 FÉVRIER

Opéra. 8 h., les Barbares, Coppélia. — Mardi, relâche.
Français. 8 h. 1/2. — Le Dépit amoureux. — Le Marquis de Priola.
Opéra-Com. 7 h. 3/4. — Maître Wolfram. — Lakmé.
Odéon. 8 h. 1/4. — Le Mariage d'Angélique. — Marie Touchet. — Le Jeu de l'amour et du hasard.
Vaudeville. 8 h. 1/2. — Le Petit Voyage. — La Passerelle.
Gymnase. 8 h. 1/2. — Le Deuxième Mari. — Le Détour.
Variétés. — Relâche.
Th. Sarah-Bernhardt. 8 h. 3/4. — Théodora.
Porte-St-Martin. 8 h. 1/2. — Les Mystères de Paris.
Th. Antoine. 8 h. 1/2. — La Fille sauvage.
Renaissance. 8 h. 1/2. — Le Mariage de Kretchinsky. — Colombine. — Le Portefeuille.
Châtelet. 8 h. 1/4. — Les Cinq Sous de Lavarède.
Gaîté. 8 h. 3/4. — Le Billet de Joséphine.
Pal.-Royal. 8 1/2. Un mari improvisé. L'Affaire Mathieu.
Ambigu. 8 h. 3/4. — Jean la Cocarde.
Nouveautés. 8 h. 1/2. — Docteur. — Les Sursis.
Bouffes. 8 1/2. Médecine aux champs. Claudine à Paris.
Athénée. 8 h. 1/2. — Le 2228. Duval. — Mme Flirt.
Folies-Dram. 8 1/4. L'Hôtel Godet. Le Billet de logement.
Cluny. — Relâche.
Déjazet. 8 1/4. Les Suites d'un premier lit. Doit-on le dire ? Th. du Château-d'Eau. 8 1/2. Roulbosse le Saltimbanque. Gd-Guignol. 9 h. Lui ! Recommandation. Défunt gd-papa.
Joli-Théâtre (Grévin). 9 h. — Représentation anglaise.
Fol.-Bergère. 8 h. 1/2. — Liane de Pougy. — De Souza.
Olympia. 8 1/2. — Cendrillon. — Jane Thyda.
Mathurins. 9 h. Diéterle Mlle et Mme Simon-Max. M. Manulet.
Boîte et Trét. de Tabarin. 58, r. Pigalle. Tél. 267-92. Fursy.
Cas. de Paris. 8 1/2. Horvath. Lavater. Lee. Alexandroff.
Nouv. Cirque. 8 h. 1/2. — Les éléphants. — Paris-Ballon.
Cirq. d'Hiver. 8 1/2. — Chez les Boers.
Grands Magasins Dufayel. De 2 à 6 h. Attractions variées.
Cigale. 9 h. 1/2. Tél. 407-60. — La Pucelle de Mexico.
Pal. de Glace (Champs-Elysées). Patinage sur artificiel.
Photorama Lumière. 18, r. Clichy. De 2 1/2 à 6 et 8 1/2 à 11 h.
Mus. Grévin. Léon XIII. Maison Radica-Doodica. Illumi.
Jardin d'acclimatation. — Ouvert tous les jours.
Tr Eiffel. De midi à la nuit jusqu'au 2e et par escaliers, 1fr.

SPECTACLES DU MARDI 25 FÉVRIER

Opéra. Relâche. — Mercredi, 8 h. : l'Africaine.
Français. 8 h. 1/2. — Les Demoiselles de Saint-Cyr.
Opéra-Com. 8 h. 3/4. — Louise.
Odéon. 8 h. 1/2. — L'Epée. — La Grand'Mère. — Les Litanies de Victor Hugo.
Cluny. 8 h. 1/2. — Les Conseils d'Antoinette. — Les Maris joyeux.

(Les autres spectacles comme lundi).

LIBRAIRIE

DERNIÈRE GERBE

par

VICTOR HUGO

Dernière Gerbe, de Victor Hugo, vient de paraître chez les éditeurs Calmann-Lévy. Ce livre est le dernier des Œuvres posthumes de Victor Hugo. Les éditeurs du grand poète ont tenu à ce que sa publication coïncidât avec la célébration du centenaire.

Entre tant de publications écloses à l'occasion du centenaire de Victor Hugo, on n'a rien fait d'aussi complet et d'aussi documenté que le remarquable numéro spécial consacré au grand poète par la **Revue Universelle** et dont la maison Larousse a extrait le charmant album populaire : *Victor Hugo en images*.

15 fr. par an. **REVUE DES SOCIÉTÉS** 20e année. Recueil de jurisprudence, doctrine, législation françaises et étrangères sur les sociétés, associations, syndicats professionnels, assurances. Publié sous la dir. d'M. A.